

Edward T. Hall :

extrait de

Edward T. Hall, *La danse de la vie - Temps culturel, temps vécu*, Paris, Seuil, 1984, pp. 23-72

Les différents types de temps

Tout ne peut se plier à une simple description linéaire, le temps, par exemple. L'erreur la plus grave, concernant le temps, est de le considérer comme une réalité simple. Loin d'être une constante immuable, comme le supposait Newton, le temps est un agrégat de concepts, de phénomènes et de rythmes recouvrant une très large réalité. Ainsi, mettre en ordre cette réalité représente une « tâche hérissée de difficultés », selon les termes de l'africaniste E. E. Evans-Pritchard. Au niveau d'une micro-analyse, on peut dire qu'il existe autant de types de temps différents que d'êtres humains sur cette terre. Mais nous, Occidentaux, considérons le temps comme une entité unique - conception fautive, qui ne correspond à aucune réalité.

On peut philosopher sans fin sur la « nature » du temps. Et si un tel exercice paraît séduisant, parfois même éclairant, j'ai cependant considéré plus fécond de choisir une autre approche : étudier d'abord le comportement, ensuite les discours. A observer ce que les gens font réellement (par rapport à ce qu'ils écrivent et affirment quand ils élaborent des théories), on découvre rapidement un large écart entre le temps tel qu'il est vécu, et le temps tel qu'il est conçu. Quand nous faisons des choses très différentes (comme écrire des livres, jouer, organiser des activités, voyager, avoir faim, dormir, rêver, réfléchir, célébrer des cérémonies), nous exprimons, inconsciemment et parfois consciemment, différentes catégories de

temps et nous y participons : par exemple, il y a un temps sacré et un temps profane, un temps physique et un temps suprasensible. Il est aussi clair que le temps au sens technique défini par Einstein - autrement dit, le temps des physiciens - se distingue du temps des ingénieurs et des techniciens. Si les ingénieurs doivent être aussi précis que possible, ils n'ont cependant pas, dans des circonstances ordinaires, à prendre en considération la relativité du temps d'Einstein, le fait que la vitesse à laquelle il s'écoule est fonction de celle de la lumière. Il y a, d'autre part, les rythmes biologiques dont on entend tellement parler, qui parfois se dérèglent, par exemple, quand on voyage en avion. Quiconque a déjà fait l'expérience des troubles liés aux décalages horaires est particulièrement bien placé pour savoir qu'il existe un conflit entre les deux systèmes de temps suivants : le système des horloges biologiques, et celui des horloges du pays où on se trouve, lorsqu'il est suffisamment éloigné pour appartenir à une autre zone horaire. Un individu se trouvant dans une capitale européenne alors qu'il vient des Mountains States ou de la côte ouest des Etats-Unis, se voit, avec désarroi, accablé de fatigue au beau milieu de la journée, au moment où justement il devrait être en forme pour participer à une réunion ou une conférence. En effet, en fonction de rythmes profondément ancrés en lui, le corps de cet individu est en fait resté éveillé toute la nuit, et son horloge à lui marque alors six ou sept heures du matin! Indifférent au rythme des horloges de la nouvelle zone horaire où il se trouve, son corps crie : « Il est l'heure d'aller se coucher et de dormir. »

En d'autres termes, on peut démontrer qu'au niveau profond de la culture, comme au niveau superficiel de la culture manifeste, la plupart d'entre nous qui vivons dans le monde industrialisé, utilisons et distinguons entre six et huit (des neuf) types de temps qu'il est possible d'identifier. Nous disposons là des fondements d'une taxinomie populaire. Et les taxinomies populaires ont davantage à nous apprendre qu'on ne le suppose généralement : elles reflètent sans doute de façon plus véridique la manière dont les gens pensent et agissent à un niveau implicite (primaire) que les systèmes de classification avancés par les philosophes et spécialistes des sciences humaines. On distingue habituellement les temps sacré, profane, métaphysique, physique, biologique, et le temps des horloges, mais nous ne savons pratiquement rien sur la manière dont

ils s'organisent pour former un ensemble cohérent, ni comment chaque type de temps influe sur notre vie. De plus, il existe deux catégories de temps dont les Euro-Américains ne sont que partiellement conscients. Nous sommes tous liés les uns aux autres par un tissu de rythmes innombrables : ceux qui, par exemple, influent sur les rapports des parents avec leurs enfants, comme sur les rapports des individus chez eux ou dans leur travail. A ces rythmes, s'ajoutent des modèles culturels recouvrant une réalité plus vaste, dont certains s'opposent complètement, et qui, comme l'huile et l'eau, ne se mélangent pas.

Comment maintenant procéder à une classification rationnelle de ces différents types de temps, de manière à faire apparaître leurs relations mutuelles en un système cohérent? J'ai choisi de représenter symboliquement l'ensemble de ces relations par un mandala. Il s'agit d'un des plus anciens moyens de classification jamais utilisé : un mandala a généralement la forme d'un cercle ou d'un carré, et son fonctionnement est comparable à celui d'une matrice utilisée en algèbre. Le but essentiel est ici de représenter de manière complète et non linéaire les relations existant entre un certain nombre d'idées.

Les mandatas sont particulièrement utiles quand les relations considérées sont paradoxales, au sens où elles se complètent et se contredisent à la fois; ou encore, quand il s'agit de considérer des paires ou ensembles de faits dissemblables dont on saisit intuitivement la relation, mais sans les avoir encore associés, reliés ou combinés en un seul système. Après avoir envisagé divers moyens de combinaison, j'ai jugé que le mandala permettait l'approche la plus appropriée. Les relations mises ainsi en évidence doivent se conformer le plus possible aux relations existant réellement, telles qu'on les observe dans la réalité. D'où l'importance de parvenir à établir des combinaisons adéquates. (...)

Mais avant d'y venir, je voudrais ajouter quelques remarques sur la représentation symbolique en général, et sur ce mandala en particulier. On devrait considérer les symboles comme des outils ou des instruments, et toujours clairement les distinguer des phénomènes qu'ils symbolisent. Les mots et les symboles mathémati-

ques mettent particulièrement en évidence comment de tels instruments se prêtent à des manipulations auxquelles on ne peut soumettre les phénomènes eux-mêmes.

Selon Albert Einstein, le temps est seulement ce qu'indique une horloge, et une horloge peut être n'importe quoi - la dérive d'un continent, un estomac vers midi, un chronomètre, un calendrier de cérémonies religieuses, une liste d'instructions ou un programme de production. L'horloge qu'on utilise est réglée sur différentes relations propres à notre vie personnelle. Ainsi, chaque division du mandala correspond à un type d'horloge radicalement différent des autres. Dans cette perspective, et en prenant en considération les différentes catégories de temps, il est important de noter qu'on ne peut appliquer les règles de compréhension propres à l'une d'elles (à un type d'horloge) à une autre catégorie. Il est inutile d'essayer de comprendre le temps physique (scientifique) dans les mêmes termes que son contraire, le temps métaphysique, et vice versa, ou d'appliquer les règles du temps sacré au temps profane. Les catégories de temps sont aussi différentes que des univers avec leurs lois propres. Le mandala met en évidence leurs natures particulières, ainsi que leurs relations mutuelles. (...)

Temps biologique

Avant que la vie n'apparaisse sur la terre - il y a entre deux et quatre milliards d'années -, l'alternance du jour et de la nuit due à la rotation de notre minuscule planète autour du soleil, fut l'un des nombreux cycles constitutifs de l'environnement dans lequel la vie se développa. Les flux et reflux des marées, l'alternance des saisons en fonction de l'orbite que décrit la terre autour du soleil furent à l'origine de l'apparition d'autres séries de cycles alors que la vie commençait. Les cycles de formation des taches solaires, la dilatation et la compression de l'atmosphère primitive, pareilles à la respiration d'un énorme animal endormi, constituèrent autant de changements de rythmes de l'environnement auxquels les premières formes de vie s'adaptèrent, et qu'elles finirent aussi par intérioriser.

En fonction de ces données, aucune forme de vie n'évolua ou ne put évoluer dans un monde atemporel et sans rythmes. Au

contraire, ces rythmes d'alternance du jour et de la nuit, de la chaleur et du froid, de l'humidité et de la sécheresse marquèrent les premières formes de vie de propriétés primordiales qui constituèrent la base de développement des formes de vie ultérieures. En fait, sans variations de l'environnement, des formes de vie complexes ne peuvent même pas se développer. (...)

Temps individuel

L'étude du temps individuel porte principalement sur la perception du temps (voir chapitre 8). Les psychologues étudiant comment les individus perçoivent le cours du temps dans différents contextes, cadres, états émotionnels ou psychologiques, concentrent leur attention sur le temps individuel. Qui n'a jamais trouvé le temps « long » ou fait l'expérience du temps qui « fuit »? Bien que le temps biologique soit relativement fixe et régulier, et le temps individuel plus subjectif, il semble pourtant que l'environnement et des facteurs physiologiques contribuent aussi à expliquer les considérables variations entre les divers modes de perception du temps. Le ralentissement de l'activité électrique du cerveau et des rythmes cardiaque et respiratoire des individus pendant un moment de méditation, leur donne parfois l'impression que « le temps s'arrête ».

Temps physique

Enfermés toute la journée, bien à l'abri dans des cocons de verre et d'acier où tout est étudié en fonction de nos besoins physiques, nous n'avons plus aucune raison de tenir à jour des cartes précises sur le déplacement du soleil du sud au nord, puis du nord au sud. De nos jours, le 21 juin et le 22 décembre passent inaperçus.

A l'époque préindustrielle, les peuples des latitudes médianes du monde entier observèrent la trajectoire du soleil sur la ligne de l'horizon, et enregistrèrent minutieusement son déplacement jusqu'aux points les plus au nord (le jour le plus long pour les habitants de l'hémisphère nord), puis jusqu'aux points les plus au sud (le jour le plus court pour les habitants de l'hémisphère nord); ils portèrent avec précision les données observées sur des cartes et établirent définitivement des points de repère associés à des lignes d'observation fixes. Ils purent ainsi calculer, pour les dix ans qui

étaient à venir, la date de toutes les cérémonies importantes, et déterminer l'époque des semis et des récoltes. Dans le seul Sud-Ouest américain, on a découvert de tels « observatoires » par centaines.

Après avoir observé que le soleil se déplace, et que tout est lié à ce déplacement, les premiers hommes tentèrent d'en reproduire le modèle - de l'enregistrer et le fixer dans l'espace afin de commencer à compter les jours. A cet égard, nous ne saurons jamais si cette découverte fut faite en un point du globe et propagée, ou simultanément en divers endroits de la planète. Il semble cependant évident que la détermination des solstices ait été liée à la pratique d'observations précises. (...)

De telles observations effectuées en des centaines, ou même des milliers de points de la planète ont certainement contribué à l'édification de la science moderne, et fourni à l'humanité les premiers indices tangibles de l'existence d'ordre dans l'univers. En effet, ces observations, faites des centaines de fois, fournissaient toujours des résultats uniformes. (...)

Temps métaphysique

Aucune théorie physique du temps généralement admise ne rend compte du temps métaphysique. Les deux types de temps, métaphysique et physique, constituent pourtant un couple intéressant. Et bien que Newton ait, semble-t-il, été plus qu'un adepte occasionnel des sciences occultes, rares sont les savants du xx^e siècle qui reconnaissent l'intérêt de préoccupations de cet ordre.

Si on laisse la physique pour considérer les fondements de la culture et la vie quotidienne des individus, on trouve le domaine du métaphysique non seulement vivant et bien portant, mais florissant. Pour ceux qui en ont fait l'expérience, le métaphysique a toujours été intime et personnel. Et l'impossibilité d'assimiler le physique au métaphysique n'est cependant pas une raison pour exclure cette extraordinaire dimension de l'ensemble de l'expérience humaine dans toutes les cultures. Il faut ici rappeler qu'on ne peut appliquer à un autre système les règles ou la méthode d'investigation adaptées à un système temporel particulier, même s'ils sont proches. On

doit se contenter de constater leurs différences, comme on constate les différences qui existent entre les mots et les choses. (...)

Micro-temps

Récemment identifié et encore peu reconnu, le « micro-temps » est le système temporel propre au niveau de culture primaire dont il constitue un produit. Ses règles sont presque toutes appliquées sans que les individus en aient conscience. Il est spécifique à une culture, autrement dit : à chaque culture son micro-temps. Monochronie et polychronie (...) sont deux des plus importantes formes de microtemps. Bien que le système monochrome fonctionne dans la plupart des pays et cultures d'Europe du Nord, il varie cependant en fonction des cultures et des régions. La signification qu'accordent les Américains aux différentes formes d'attente quand ils sont au travail, est un autre exemple de fonctionnement de ce système. Le micro-temps est un des fondements essentiels de la culture. Son étude constitue pour une grande partie la matière de ce livre.

Synchronie

La synchronie est une découverte encore plus récente que celle du micro-temps. L'expression « être synchrone » dérive du vocabulaire des médias et remonte au début des « images parlantes », quand il fallut synchroniser la bande sonore avec l'enregistrement visuel sur le film. Depuis, des analyses de films image par image montrant des relations interindividuelles dans la vie courante, ont révélé comment, au cours de ces relations, les individus synchronisent leurs mouvements de manière tout à fait étonnante. De même, un des premiers contacts qu'ont les nouveau-nés avec la vie, consiste à synchroniser leurs mouvements avec la voix humaine. Les individus qui ne sont pas synchrones avec un groupe dérangent et ne s'adaptent pas. Chacun bouge selon des rythmes différents. Aux États-Unis, chaque ville, grande ou petite, a son propre rythme. Chaque culture aussi a son propre rythme. Et alors qu'il fallut des milliers d'années aux Blancs pour découvrir la synchronie, les Apaches mescalero connaissent sa signification depuis des siècles. (...)

Temps sacré

Les peuples modernes dont le patrimoine culturel est européen ou nord-américain ont quelques difficultés à comprendre le temps sacré ou temps mythique, parce qu'il est imaginaire, englobant (on est à *l'intérieur* de ce temps). Ce type de temps est réversible et susceptible de se répéter, il n'évolue pas. Dans le temps mythique, on ne vieillit pas, parce que ce temps est magique. Comme dans un conte, on ne le suppose pas identique au temps ordinaire d'une horloge, et tout le monde sait qu'il ne l'est pas. L'erreur consiste à essayer de les assimiler, ou agir comme s'il était nécessaire d'établir une relation fixe entre le sacré et le profane. Quand les Indiens d'Amérique participent à des cérémonies, ils sont à la fois dans la cérémonie et dans le temps de la cérémonie, au sens où ils cessent alors de vivre dans le temps ordinaire. Pour certains, c'est le temps sacré qui rend la vie supportable.

En entrant dans le temps sacré, les individus réaffirment et reconnaissent leur propre divinité, mais en revendiquant la conscience, ils reconnaissent le divin dans la vie. Mircea Eliade, dans son livre intitulé *Le Sacré et le Profane*, considère qu'il s'agit là d'une manière d'imiter Dieu (*imitatio dei*). Je ne pense pas que ce soit le cas : j'y vois une manière de définir la conscience.

Temps profane

Issu du temps sacré du Moyen-Orient, qui, à son tour, devint le temps physique, le temps profane domine maintenant la vie quotidienne et les aspects explicites de la vie, ceux dont on parle, ceux que l'on formule. En Occident, le temps profane indique les minutes et les heures, les jours de la semaine, les mois de l'année, les décennies, les siècles - tout le système explicite et considéré comme allant de soi que notre civilisation a élaboré. Ce système dépend du sacré de sorte que celui-ci déteint un peu sur lui : ainsi s'expliquerait le fait qu'on ne tolère généralement pas de changements dans son système de temps. On dut, par exemple, rééquilibrer le calendrier julien, sensiblement transformé par la computation des années bissextiles. (...)

Méta-temps

Le méta-temps comprend tout ce que les philosophes, les anthropologues, les psychologues et les autres ont dit et écrit à propos

du temps : les innombrables théories, discussions et considérations sur la nature du temps. Il ne s'agit pas ici du temps au sens propre du terme, mais d'une entité abstraite, construite à partir des différents phénomènes temporels. La confusion ou le manque de cohérence entre les différentes théories élaborées sur le temps sont en grande partie dus à la multiplicité des points de vue individuels sur un type de temps (le temps métaphysique, par exemple) en fonction d'un autre type (le temps physique), ou à la confusion du méta-temps avec la réalité.

Courants différents de temps (...)

La première fois que je visitai les villages hopi, en 1931, je n'eus pas besoin de H. G. Wells ni de sa machine à explorer le temps pour me retrouver dans une autre époque, un autre monde qui planait là, comme un mirage au-dessus des mesas. Bientôt, je m'y trouvai plongé. Même à proximité de ces plateaux, il était difficile de distinguer les maisons du grès patiné des falaises verticales qui s'éboulaient. Les mesas et les cours d'eau, les distances et les routes sinuaient ces villages dans un monde à part, où un mode de vie et une culture hérités du passé étaient préservés. Ici et là, les Blancs s'étaient ménagés quelques îlots (comme des icebergs dans l'océan Arctique), mais contrairement aux icebergs, ces îlots avaient de plus en plus d'impact sur le monde des Indiens, et l'infiltraient peu à peu. (...)

Je sus bientôt que j'avais affaire à au moins quatre systèmes temporels différents : le temps hopi, le temps navajo, le temps bureaucratique gouvernemental, et le temps des autres Blancs (pour la plupart des commerçants travaillant avec les Indiens), qui vivaient dans la réserve. Il y avait aussi le temps des touristes de l'Est des États-Unis, le temps des banquiers (quand des factures n'étaient pas payées), et beaucoup d'autres variantes du système temporel des Blancs. Et quelles différences entre tous ces systèmes temporels ! Il semblait tout à fait impossible de les accorder. Aussi, bien que jeune et naïf, j'étais stupéfait et perplexe du peu d'importance qu'on attachait à ces différences. On les ignorait si bien que chacun pouvait s'en tenir à son propre système.

Pour les Navajo, le futur était aussi incertain qu'irréel; c'est pourquoi la perspective -de profits « futurs » ne les intéressait ni ne les motivait - alors que beaucoup de nos projets gouvernementaux étaient précisément fondés sur cette perspective. On établissait et vendait aux Indiens des projets de réduction des troupeaux de moutons et du bétail en fonction des profits qu'ils apporteraient dans l'avenir, « quand le pâturage, pour le moment épuisé, reprendrait » : d'ici une vingtaine d'années. Les Navajo prenaient ceci pour une plaisanterie ridicule - c'était, en fait, un exemple supplémentaire de la perfidie des Blancs. (...)

Les Occidentaux pensent en général qu'une fois commencé, un projet sera réalisé plus ou moins rapidement, sans trop d'arrêts. Nous, Américains, sommes conditionnés à réaliser ce que les psychologues appellent des « tâches accomplies ». On n'a pas le droit de ne pas terminer un travail : ne pas mener à bien une tâche entreprise a quelque chose d'immoral, cela rend le travail inutile, et menace l'intégrité de nos structures sociales. Une route qui s'arrête soudain en pleine campagne indique que quelque chose n'a vraiment pas tourné rond, que quelqu'un « a fait une gaffe ». Ma perplexité augmenta encore quand je réalisai que les Hopi ignoraient ce souci essentiel d'achèvement que nous avons, et qu'aucune espèce de calendrier n'accompagnait dans leur esprit la réalisation de constructions courantes; contrairement à leurs cérémonies qui, elles, étaient parfaitement ordonnées dans le temps. Une des caractéristiques les plus frappantes et les plus surprenantes des villages hopi était à cette époque la prolifération de maisons inachevées dans le paysage. Les murs étaient construits sur des assises de pierre et de mortier (de magnifiques murs, résistants, solides, soignés, qui montraient combien les gens y avaient attaché d'importance, et combien ils y avaient investi de temps et d'effort). Les cadres des fenêtres étaient posés -avec ou sans vitres - mais le toit n'était pas terminé. Des poutres de sapins et de pins de forêts éloignées, déjà coupées, écorcées, et soigneusement entassées à côté de la maison, attendaient d'être utilisées pour la construction de la charpente du toit. Tout était prêt - il suffisait encore d'environ trois semaines de travail pour deux ou trois hommes - mais la maison restait ainsi inachevée pendant des années. Les questions des Blancs qui voulaient savoir quand elle serait terminée étaient ab-

surdes pour les Hopi. Ils semblaient n'avoir aucun programme pour l'accomplissement de leur projet, ils ne semblaient pas craindre non plus que l'interruption du travail n'entrave le cours des choses. Il n'existait apparemment pas de rapport entre le projet exécuté, et un calendrier pour son exécution; ce que nous, Blancs, considérons comme allant de soi. Toutefois, le modèle culturel sous-jacent qui expliquait l'arrêt de la construction de ces maisons avait un impact étonnant sur le travail d'aménagement entrepris dans la région, comme je le décrirai plus loin. (...)

Alors que nous expliquons le comportement des Hopi, il faut aborder un autre aspect de ce problème complexe. Fondamentalement, on peut distinguer dans le monde deux types de cultures : pour les unes, le temps guérit, et pour les autres, au contraire, il ne guérit pas. Les Blancs appartiennent au premier, les Hopi, au second. L'expérience des Hopi avec les Blancs - d'abord les Espagnols, puis les Américains blancs venus de l'Est à la fin du xix^e et au début du xx^e siècle - est une de ces histoires tristes que l'on trouve dans les archives du colonialisme. Les prêtres espagnols les asservirent, et notre gouvernement ne fit guère mieux. Les Indiens étaient considérés comme des sauvages et des barbares qu'il fallait transformer en hommes blancs aussi vite que possible. Leurs cérémonies sacrées étaient perturbées et même interdites. On faisait tout pour détruire le tissu des coutumes hopi, mais les attaques contre leur religion laissèrent dans leur mémoire le plus amer ressentiment. On emprisonna les chefs religieux, arrachés à leurs familles qui ignoraient ce qui était arrivé aux pères, aux maris, qui ignoraient quand ils rentreraient et si seulement ils le pourraient; si bien que les femmes se remariaient, ne sachant pas que leur mari reviendrait. Et voici un autre exemple : dans un village, hommes, femmes et enfants furent exactement traités comme des moutons car on les trempa dans des abreuvoirs pleins de « Black Leaf », un fort concentré de nicotine pure, sous prétexte qu'ils avaient des poux!

Voilà une histoire dont personne ne saurait être fier. Mais, nous vivons dans une culture où « le temps guérit ». Ainsi, les Blancs de l'Agence indienne de Keams Canyon ou bien ignoraient complètement le passé, ou bien prétendaient qu'il s'agissait là d'« histoire

ancienne », et que les Hopi d'alors ne pouvaient être tellement sensibles à des événements survenus à une époque où aucun d'eux n'était encore né. En fait, les Hopi n'avaient pas oublié, et pour eux, le passé prévalait sur le présent. Or, notre gouvernement ne s'intéressait pas à la vie des villages hopi. Il n'en avait pas la moindre idée : la plus grande partie de ce qui se passait sur les mesas n'existait tout simplement pas dans l'esprit des Blancs parce que les employés ne restaient dans les villages que le temps qu'ils devaient y passer. En fait, il existait une règle non explicite, selon laquelle il valait mieux ne pas trop se mêler à la vie des Indiens. (J'eus plus tard l'occasion de remarquer que les membres des missions d'aide technique et diplomatique aux pays du tiers monde avaient la même attitude.) Tenus à l'écart de l'espace, du temps et de la culture des Blancs, les Hopi enrageaient. Les injustices passées les rongeaient; leur souvenir ne s'atténuait pas, mais au contraire était de plus en plus vivace bien qu'ils aient oublié les circonstances dans lesquelles elles s'étaient produites. Puis, intervint le gouvernement des États-Unis avec son « Plan d'urgence pour l'aménagement des réserves », qui assaillit les Hopi avec des considérations absurdes et ridicules (pour eux) : par exemple, combien faut-il de jours pour achever la construction d'un barrage, comme si ce dernier impliquait, par sa nature même, un programme, comparable au processus de maturation d'un mouton ou au mûrissement du maïs. Les Hopi n'y virent qu'un exemple de plus de la volonté de l'homme blanc de compliquer la vie. Dans l'esprit des Hopi, les barrages ne posaient pas davantage de problèmes que leurs maisons inachevées. (...)

Se posaient à nous des problèmes d'ordre essentiellement spatial ou temporel, ou les deux à la fois. Mais à qui pouvais-je bien en parler? A l'exception d'un marchand indien (un ami, nommé Lorenzo Hubbell) qui m'apprit la plus grande partie de ce que je savais à l'époque sur les Hopi et les Navajo, personne ne semblait avoir la moindre idée de l'origine des difficultés, ni même dans de nombreux cas, du fait qu'il existait une quelconque difficulté. Ce dont les Blancs faisaient l'expérience était considéré comme normalement lié au fait de travailler avec des Indiens américains. Et quand j'essayais d'expliquer les réactions des Hopi, je me heurtais généralement au manque d'intérêt ou à une façon de tout mettre sur

le compte de l'irascibilité des Indiens, qui se traduisait par : « Les Hopi se plaignent toujours. » Le drame est que la même incompréhension existe aujourd'hui encore. Malgré les progrès accomplis à beaucoup d'égards, l'animosité entre les deux cultures semble plutôt avoir augmenté que diminué. Le fossé culturel est aujourd'hui aussi large et profond qu'il l'a toujours été. Et il faut reconnaître que de nombreux obstacles, profondément ancrés, jalonnent la voie vers la compréhension : les différences dans la structure des deux langues en est un.

Considérons ici comment la langue des Hopi influence leur manière de penser. Les réflexions qui suivent s'inspirent directement des travaux d'un éminent pionnier de la linguistique, Benjamin Lee Whorf, linguiste et ingénieur chimiste, dont la théorie est une description non seulement scientifique, mais encore circonstanciée .

Dans toutes les langues occidentales, le temps est traité comme un flux continu composé d'un passé, un présent et un futur. Nous avons réussi, en quelque sorte, à concrétiser ou extérioriser la manière dont nous nous représentons le passage du temps. Nous pouvons ainsi avoir l'impression de maîtriser le temps, de le contrôler, le passer, le gagner ou le gaspiller. Aussi, le processus du « temps qui passe » nous semble réel et tangible parce que nous pouvons lui attacher une valeur numérique. Alors que dans la langue hopi, les verbes ne se conjuguent ni au passé, ni au présent, ni au futur. Ils n'ont pas de temps, mais indiquent la validité d'une affirmation - la nature de la relation entre celui qui parle et sa connaissance, ou son expérience de ce dont il parle. Quand un Hopi dit : « Il a plu cette nuit », l'auditeur sait comment cet interlocuteur hopi a su qu'il avait plu : ou il était dehors et la pluie l'a mouillé, ou il a regardé dehors et il a vu qu'il pleuvait, ou bien quelqu'un est entré chez lui et lui a dit qu'il pleuvait, ou encore, il a constaté, en se réveillant le matin, que le sol était mouillé, et il en a déduit qu'il avait plu.

Dans les langues occidentales, des termes associés à la notion de temps, comme « été » et « hiver », sont des noms, et ceci leur donne une qualité matérielle dans la mesure où on peut les traiter comme n'importe quel autre nom, les compter et les mettre au pluriel. Autrement dit, ils ont le même statut que des objets. Alors que

pour les Hopi, les saisons « sont » plutôt des adjectifs (l'adjectif en est le plus proche équivalent dans les langues occidentales). Les Hopi ne peuvent dire de l'été qu'il est chaud, parce que l'été est la qualité « chaud », exactement comme une pomme a la qualité « rouge ». « Été » et « chaud » ne font qu'un ! L'été est un état : chaud. Rien dans le terme « été » n'implique la notion de temps, ou l'idée que du temps a passé - au sens où on l'entend dans les langues occidentales.

Il est clair, par ailleurs, que l'accent que nous mettons sur le fait de gagner du temps va de pair avec sa quantification et son statut de nom, impliquant une valorisation particulière de la vitesse, comme le démontre souvent notre comportement.

Vivre, comme les Hopi, dans un éternel présent, et vivre le « maintenant » à se préparer à des cérémonies, ne donne pas l'impression que le temps soit un implacable tyran, ni qu'il soit assimilé à l'argent et au progrès, comme il l'est en Occident. Pour les Occidentaux, le temps est susceptible de s'additionner, ce qui les empêche d'oublier qu'il s'écoule. Ceci peut d'ailleurs être pénible. Pour les Hopi, au contraire, l'expérience du temps est plus naturelle - comme la respiration, elle est un élément rythmique de la vie. Ainsi, les Hopi, à ma connaissance, ne se sont jamais préoccupés de philosopher sur « l'expérience » du temps, ou la nature du temps. (...)

Le temps culturel de réaction - c'est-à-dire le temps nécessaire aux membres d'une culture pour réagir à une menace, un défi, une offense ou une injustice - varie beaucoup. Comme pour des pièges, ou des mines placées pour exploser à un moment donné, l'intervalle de temps nécessaire à la réaction peut aller de plusieurs jours à plusieurs années quand il s'agit d'événements importants. Quand ils se trouvent dans une situation où ils doivent réagir, les Blancs américains ont tendance à le faire assez précipitamment, alors que pour les Américains indigènes la mise en route est beaucoup plus lente : ils ont besoin d'un certain temps avant de passer à l'action. La révolte des Pueblo en 1680, par exemple, chassa les Espagnols du Sud-Ouest; ils ne revinrent pas avant 1692. Certains Indiens, contrairement à d'autres, permirent aux prêtres de reconstruire

leurs églises, ainsi les Indiens d'Awa-tovi, le plus à l'est des villages hopi où les Espagnols avaient établi une mission florissante, laissèrent les prêtres revenir : les autres Hopi se vengèrent six ans plus tard, détruisirent Awatovi et tuèrent ses habitants.

Les Blancs pensent généralement qu'il ne se passe rien, quand rien n'arrive ouvertement. Mais, dans beaucoup de cultures, les gens réfléchissent longuement avant de se décider, ou ils attendent qu'un consensus s'établisse. Ce à quoi nous ferions bien de prêter davantage attention.

Monochrome et polychrome

(...) Des années passées parmi les membres d'autres cultures que la mienne m'ont appris que les sociétés complexes organisent le temps d'au moins deux manières différentes : les événements sont organisés en tant qu'unités séparées - une chose à la fois -, ce qui caractérise l'Europe du Nord; ou au contraire dans le modèle méditerranéen : les individus sont engagés dans plusieurs événements, situations ou relations à la fois. Ces deux systèmes d'organisation sont logiquement et empiriquement tout à fait distincts. Comme l'huile et l'eau, ils ne se mélangent pas. Et chacun a ses avantages et ses inconvénients. J'ai appelé « polychrone » le système qui consiste à faire plusieurs choses à la fois, et « monochrome » le système européen du Nord qui consiste, au contraire, à ne faire qu'une chose à la fois. Dans un système polychrone, l'accent est mis sur l'engagement des individus et l'accomplissement du contrat, plutôt que sur l'adhésion à un horaire préétabli. Les rendez-vous ne sont pas pris au sérieux, et par conséquent, souvent négligés ou annulés. Le temps, dans le système polychrone, est traité de façon moins concrète que dans le système monochrome. Les individus polychrones perçoivent rarement le temps comme « perdu », et le considèrent comme un point plutôt qu'un ruban ou une route, mais ce point est souvent sacré. Un Arabe dira : « Je vous verrai avant une heure », ou : « Je vous verrai après deux jours ». Dans le premier cas, il veut dire qu'il ne s'écoulera pas plus d'une heure avant qu'il ne vous voie, et dans le second, au moins deux jours. Ces engagements sont pris tout à fait au sérieux tant que l'on reste dans une structure polychrone. (...)

Les cultures monochrones tendent à attribuer un caractère sacré à l'organisation. Mais dans certains cas, la monochronie n'est pas aussi efficace qu'elle pourrait l'être. La vie est parfois imprévisible; on ne peut, par exemple, déterminer exactement combien de temps il faudra consacrer à tel client, tel patient, ou telle série de transactions. Ce sont là les impondérables de la chimie des relations humaines. Ce qu'on accomplit un jour en dix minutes, pourra en demander vingt le lendemain. Certains jours, les gens sont bousculés et ne peuvent finir ce qu'ils ont entrepris, alors que d'autres jours, ils ont du temps devant eux et le gaspillent.

Les Américains, quand ils se trouvent en Amérique latine et au Moyen-Orient, sont souvent nerveux. Plongés dans l'environnement polychrone des marchés, boutiques et souks des pays méditerranéens et arabes, ils se trouvent entourés d'autres clients rivalisant pour attirer l'attention de l'unique vendeur qui essaie de servir tout le monde à la fois. Il n'y a pas d'ordre admis permettant de savoir qui doit être servi, pas de file ou de numéros pour indiquer qui a attendu le plus longtemps. Les Euro-Américains ont alors l'impression que tout est confusion et brouhaha. Dans un contexte différent, celui des bureaucraties gouvernementales de pays méditerranéens, on observe le fonctionnement des mêmes modèles : le bureau d'un haut fonctionnaire comprend généralement un grand espace de réception (version améliorée de l'office de Lorenzo Hubbell) séparé de son bureau personnel, où des petits groupes peuvent attendre et être reçus par le ministre et ses adjoints. Ces fonctionnaires travaillent la plupart du temps dans ce lieu semi-public, se déplacent de groupe en groupe, s'entretenant successivement avec chacun. Les transactions semi-privées prennent moins de temps, et donnent aux personnes reçues l'impression qu'elles sont en présence du ministre lui-même, et de personnalités avec lesquelles elles pourraient aussi s'entretenir. Quand on s'habitue à ce modèle, il devient alors clair que des avantages compensent souvent les désavantages d'une série d'entretiens privés dans un bureau.

Les individus polychrones ont une manière de traiter les rendez-vous particulièrement pénible pour les Américains. Être à l'heure, ne veut tout simplement pas dire la même chose qu'aux États-Unis.

Dans un contexte polychrone, tout semble continuellement fluctuer. Rien n'est solide ou ferme, en particulier les projets que l'on établit pour le futur; même des projets importants peuvent être modifiés jusqu'à la minute de leur exécution.

En Occident, par contre, peu de choses échappent à la « main de fer » de l'organisation monochrone. Le temps est si étroitement mêlé à la trame de l'existence que nous n'avons qu'une conscience partielle de la manière dont il détermine le comportement des individus, et modèle de manière subtile les relations interindividuelles. En fait, la vie professionnelle, sociale, et même sexuelle d'un individu est généralement dominée par un horaire, ou un programme. En programmant, on compartimente : ceci permet de se concentrer sur une chose à la fois, mais se traduit aussi par un appauvrissement du contexte de la communication interindividuelle. En soi, programmer sélectionne ce qui est ou non perçu et observé, et ne permet de tenir compte que d'un nombre limité de phénomènes dans un laps de temps donné; ainsi, un programme constitue un système permettant d'établir des priorités, à la fois pour les individus avec lesquels on est en relation, et les tâches que l'on accomplit. On traite d'abord les affaires importantes, en y consacrant la plus grande partie du temps disponible, et en dernier lieu seulement, les affaires secondaires que l'on néglige ou abandonne si le temps manque.

Dans un système monochrone, le temps est aussi considéré comme une réalité tangible. On le dit gagné, passé, gaspillé, perdu, inventé, long, ou encore on le tue, ou il passe. Et il faut prendre ces métaphores au sérieux. L'organisation monochrone est utilisée comme système de classification qui crée de l'ordre dans la vie. Ses règles s'appliquent à tout, sauf à la naissance et la mort. Notons, toutefois, que sans horaires ni programmes, ou un modèle d'organisation similaire au système monochrone, la civilisation industrielle ne se serait probablement pas autant développée. Mais il y a d'autres conséquences encore. L'organisation de type monochrone isole une ou deux personnes d'un groupe et concentre les rapports d'un individu avec une, ou au plus, deux ou trois personnes. On peut en ce sens comparer le système monochrone à une pièce dont la porte fermée garantit le caractère privé. Il faut seule-

ment « quitter les lieux » après le quart d'heure, l'heure, le jour ou la semaine éventuellement impartis, en fonction d'un programme établi, et, d'une certaine manière, faire place à la personne suivante. Empiéter sur le temps du suivant en oubliant de lui laisser la place n'est pas seulement faire preuve d'un extrême égocentrisme, c'est aussi avoir de très mauvaises manières.

Dans un système monochrome, les structures temporelles sont arbitraires et imposées ; elles nécessitent un apprentissage de la part des individus. Mais elles sont très profondément intégrées et ancrées dans notre culture et semblent ainsi représenter le seul moyen naturel et logique d'organiser toute activité. Ces structures ne sont pourtant pas inhérentes aux rythmes biologiques des êtres humains, ou à leurs impulsions créatrices, elles ne font pas partie non plus de sa nature.

On doit souvent, en fonction de programmes établis, interrompre un projet alors qu'il est près d'aboutir. Par exemple, des crédits de recherche s'épuisent quand on commence à obtenir des résultats. Ou bien - expérience que connaît le lecteur -, on est agréablement absorbé dans quelque activité créatrice, complètement oublieux de l'heure, seulement conscient de ce qu'on fait sur le moment, et l'on est brusquement ramené à la « réalité » par le souvenir d'engagements pris précédemment, souvent sans importance, mais qui attendent.

Les Américains confondent parfois les horaires et les programmes avec la réalité. Aussi, la monochrome peut nous aliéner, à l'égard de nous-mêmes et des autres, en appauvrissant le contexte de la communication interindividuelle. L'organisation monochrome nous détermine subtilement à penser et à percevoir le monde de manière fragmentée. Mais si ce mode de pensée est adapté à l'accomplissement d'opérations linéaires, il est au contraire désastreux pour la réalisation d'entreprises créatrices de type non linéaire. Les Latins ont un mode d'organisation et de perception du monde contraire à celui que nous venons de décrire. Les intellectuels et les universitaires d'Amérique latine travaillent souvent dans plusieurs domaines à la fois qui, pour un universitaire nord-américain moyen, un homme d'affaires ou un membre d'une profession libé-

rale, sont complètement incompatibles entre eux. Les affaires, la philosophie, la médecine et la poésie sont pour les premiers une combinaison courante et tout à fait respectée.

D'autre part, les individus polychrones, comme les Arabes et les Turcs, ne sont presque jamais seuls; même chez eux, ils ont des manières de s'isoler tout à fait différentes de celles des Européens. Ils sont en interaction avec plusieurs personnes à la fois, et restent continuellement engagés les uns à l'égard des autres. Programmer et établir des horaires précis est donc difficile, voire impossible.

Si on considère l'organisation sociale, les systèmes polychrones nécessiteraient, en principe, une beaucoup plus grande centralisation des moyens de contrôle, et se caractériseraient par une structure relativement apparente ou simple. En effet, les dirigeants ont continuellement affaire à beaucoup d'autres individus, dont la plupart se tiennent au courant de ce qui se passe. Le fellah arabe a toujours la possibilité de rencontrer son cheik. Il n'y a d'intermédiaires ni entre l'homme et le cheik, ni entre l'homme et Dieu. Le flux des informations qui circulent, et le besoin des individus d'être continuellement informés se complètent. Les individus polychrones sont profondément impliqués dans les affaires des autres, et se sentent contraints de rester en contact les uns avec les autres. Le moindre détail d'une histoire est noté et enregistré. Aussi, la connaissance mutuelle des individus est extraordinairement développée. Les relations qu'ils entretiennent sont l'essence de leur existence. Les répercussions dans l'organisation bureaucratique d'un tel modèle d'interaction sont multiples. Par exemple, il n'est pas nécessaire de recevoir une délégation de pouvoirs ni d'être promu à un rang élevé pour traiter une grande quantité d'affaires. Le principal défaut des bureaucraties de type polychrone est la prolifération consécutive à l'augmentation des tâches de sous-bureaucraties complètement incapables de régler les problèmes des étrangers. Les étrangers, qui voyagent ou résident en Amérique latine ou dans des pays méditerranéens, trouvent les bureaucraties de ces pays anormalement lourdes et lentes. Dans les pays de culture polychrone, il faut être autochtone, ou avoir un « ami » qui puisse activer le déroulement des procédures. Toutes les bureaucraties sont fermées sur elles-mêmes, mais plus particulièrement celles de type polychrone.

On peut ajouter d'autres remarques intéressantes concernant l'accomplissement des tâches administratives selon ces deux modèles d'organisation. Dans les cultures de type polychrone, par exemple au Moyen-Orient et en Amérique latine, diriger et contrôler des individus impliquent une analyse des professions : diriger suppose qu'on tienne compte de la profession de chaque employé et identifie les différentes activités qui se rapportent à celle-ci. Elles sont ensuite étiquetées et souvent portées sur des listes détaillées; ainsi, des contrôles permettent au directeur ou à l'administrateur de s'assurer que chaque tâche est effectivement accomplie. On pense aussi, par ce moyen, exercer un contrôle absolu sur l'individu. Cependant, c'est à l'employé de prévoir quand et comment chaque tâche sera accomplie. En effet, un employé considérerait comme un viol de son individualité - un envahissement de son moi - qu'on organise son travail à sa place.

Les individus monochrones, par contre, organisent le travail et laissent à chaque employé l'analyse des différentes fonctions attachées à l'exercice de sa profession. Une analyse de type polychrone, bien qu'essentiellement axée sur les détails, oblige un employé à considérer l'ensemble de ses activités non seulement comme un système, mais aussi comme partie d'un système plus vaste. Les individus monochrones, en fonction du caractère compartimenté de leur mode d'organisation, sont moins enclins à considérer leurs activités comme liées à un contexte, comme parties d'un tout. Ils n'en accordent pas moins d'importance à « l'organisation » - loin de là -, mais le travail lui-même, ou même les buts de l'organisation du travail sont rarement perçus comme un tout. (...)

Monochronie et polychronie ont des avantages et des inconvénients. Par exemple, la rapidité avec laquelle on peut analyser une profession est limitée; mais une fois cette analyse effectuée, une application appropriée des résultats obtenus permet à un directeur polychrone de diriger un nombre surprenant d'employés. Néanmoins, les organisations gérées selon le modèle polychrone sont de taille restreinte; elles doivent aussi être dirigées au sommet par des individus capables et elles réagissent lentement et diffici-

lement à tout élément nouveau ou différent. Sans personnes compétentes, un système administratif de type polychrone est un désastre. Les organisations de type monochrone, au contraire, se développent beaucoup plus que les précédentes, et elles combinent les bureaucraties au lieu de les multiplier; la création de complexes scolaires, trusts et ministères en témoigne. (...)

J'ai affirmé, au début de ce chapitre, que le système temporel américain était monochrone. Mais ce n'est que superficiellement vrai; au fond, ce système est à la fois monochrone et polychrone : la monochronie domine le domaine des affaires, du gouvernement, du travail, des loisirs et des activités sportives, alors que la polychronie structure la vie domestique -en particulier, la vie domestique traditionnelle dont la femme est le centre. Comment pourrait-elle, sans un mode d'organisation polychrone, élever ses enfants, gérer son ménage, avoir un métier, être femme, mère, nurse, précepteur, chauffeur et se débrouiller avec tous les petits problèmes qui se présentent? (...)

Les membres des cultures polychrones, de par leur nature, accordent une importance particulière aux relations interindividuelles. Tout individu naturellement ouvert à son environnement humain, et pour qui les relations humaines occupent une place essentielle, est poussé vers, ou attiré par, les modèles culturels polychrones : ainsi, accorder de l'importance aux relations humaines implique, au cours d'un entretien par exemple, de ne pas l'interrompre seulement parce qu'on veut respecter un horaire.

Les individus monochrones, d'autre part, attachent cette importance au travail, aux programmes et procédures. Quiconque a l'expérience de nos bureaucraties sait que les horaires et les procédures existent en eux-mêmes, indépendamment de toute logique ou besoins humains. Précisément cet ensemble de règles écrites et non écrites, ainsi que leurs conséquences, est responsable, au moins en partie, de la réputation des hommes d'affaires américains qu'on tient pour durs et peu soucieux du moral de leurs employés. Pourtant, leur moral peut avoir une influence décisive sur les bénéfices des entreprises. Les gestionnaires américains ne commencent à s'en rendre compte que lentement, très lentement. Les méthodes mo-

dernes de gestion privilégient l'organisation monochrone aux dépens de l'organisation polychrone, plus difficile à gérer et à planifier. En fait, dans notre culture, quasiment tout fonctionne pour, et en vue d'une approche monochrone du monde. Cependant, l'aspect inhumain des modèles monochrones est particulièrement aliénant pour les femmes. Et beaucoup d'entre elles se sont malheureusement « approprié » le monde monochrone, ne réalisant pas qu'une part de sexisme inconscient est liée à la monochronie. La structure globale d'un système temporel est trop vaste, diffuse et omniprésente pour que la plupart des individus puissent identifier ses différents modèles. Mais les femmes perçoivent quelque chose d'étrange dans l'organisation du temps dans les entreprises modernes, à commencer par l'organisation de la journée de travail, de la semaine et de l'année. Malgré les changements, Pourtant, on associe généralement la polychronie à des activités informelles, abstraites, et aux multiples tâches, responsabilités et relations qui lient une femme à des ensembles d'individus. A un niveau préconscient, la monochronie est masculine, et la polychronie, féminine; il s'agit là d'une distinction et d'une différence dont les implications sont considérables. (...)

Les membres des cultures polychrones, de par leur nature, accordent une importance particulière aux relations interindividuelles. Tout individu naturellement ouvert à son environnement humain, et pour qui les relations humaines occupent une place essentielle, est poussé vers, ou attiré par, les modèles culturels polychrones : ainsi, accorder de l'importance aux relations humaines implique, au cours d'un entretien par exemple, de ne pas l'interrompre seulement parce qu'on veut respecter un horaire. (...)

Aussi, les modèles monochrones et les modèles polychrones ne sont pas tous semblables : chaque type de modèle est composé de variantes strictes et de variantes souples. Les Japonais, par exemple, dans les relations d'affaires qui ne nécessitent pas de rapports très personnels entre interlocuteurs, fournissent un excellent exemple de comportement monochrone strict. Un Américain, professeur, homme d'affaires, expert technique ou conseiller, en visite au Japon a parfois l'impression que son temps est comme un coffre

soigneusement rempli - tellement bien rempli qu'on ne peut absolument plus rien y caser. (...)

Dans toutes les cultures ayant développé des techniques avancées, semblent fonctionner à la fois des modèles polychrones et des modèles monochrones. Mais dans chaque culture, ils fonctionnent différemment. Les Japonais sont polychrones à l'égard d'eux-mêmes, quand ils sont entre eux et travaillent entre eux. Mais dans leurs rapports aux cultures occidentales, ils ont adopté le système temporel dominant chez les Occidentaux : ils utilisent alors le mode d'organisation monochrome et, fait caractéristique, ils nous surpassent même, lorsqu'il s'agit de résoudre des problèmes d'ordre technique. Comme nous le verrons plus loin, les Français, eux, sont intellectuellement monochrones, mais leur comportement est polychrone.

Fin de l'extrait